

CHAPITRE XXXIV.

Qui parle encore de la fameuse princesse Micomicone , et de plusieurs autres choses auxquelles on ne s'attend pas.

SANCHO PANSA , bouche béante , et la larme à l'œil , avait écouté les récits de Dorothee et de Don Ferdinand avec beaucoup d'attention et d'intérêt ; mais ne pouvant parvenir à bien ajuster dans sa tête ce qu'il venait d'entendre , avec ce qu'il savait déjà sur le compte de la princesse Micomicone et du géant Pandafilando le Louche , il était grandement inquiet et affligé de la mauvaise mine que tout ceci lui semblait donner à ses espérances de fortune. Dorothee , occupée de son époux et des félicitations qui leur pleuvaient de tous côtés , était encore si surprise de son propre bonheur , si étonnée de tout ce qui venait de se passer , qu'elle n'avait encore osé se demander si elle veillait ou si elle rêvait. Lucinde et Cardénio , non moins heureux qu'elle , de pouvoir enfin se regarder , se parler , et s'entendre se jurer l'un à l'autre un amour éternel , cherchaient encore , avec une douce inquiétude , à se bien convaincre que



tant de félicité n'était point un songe , une illusion de leurs sens. Don Ferdinand, partagé entre le sentiment de son bonheur actuel et la satisfaction d'avoir évité , presque miraculeusement , le gouffre de maux dans lequel il avait failli se précipiter , jouissait de l'un et de l'autre en jeune homme extrême dans toutes ses affections. Les amis de Don Ferdinand et le barbier, encore émus, raisonnaient, chacun à sa manière, et se réjouissaient de l'heureux dénouement d'une scène qui avait paru ne pouvoir finir que par une catastrophe des plus tragiques. L'honnête curé félicitait, louait, moralisait par-ci par-là, et ne montrait pas moins de sensibilité de cœur, que de sagesse dans ses réflexions. L'hôte et l'hôtesse, un peu distraits d'abord par la chaleur des événements dont ils venaient d'être spectateurs, commençaient à ne plus penser qu'à leur besogne ordinaire, et en revenaient déjà, mais sans humeur, au gros dommage que le curé leur avait promis de payer convenablement.

Telle était à-peu-près la situation de tous nos acteurs et principaux spectateurs , lorsque Sancho Pansa , le seul véritablement mal à l'aise de la compagnie , la quitta pour aller savoir des nouvelles de son maître , qui , pendant la scène qu'on vient de raconter , n'avait pas discontinué de ronfler sur ses lauriers , et qui se réveilla précisément au moment où Sancho entra dans le galetas. — C'est toi ? dit



Don Quichotte en bâillant : hé bien, mon enfant, qu'y a-t-il de nouveau ?

— Allez, allez, Monseigneur de la Triste-Figure, répondit tristement Sancho, votre Seigneurie n'a que faire de tant se presser de se réveiller ; elle peut bien dormir tant que le cœur lui en dira, maintenant que tout est fini, qu'il n'y a plus ni géant à envoyer dans l'autre monde, ni princesse à faire reine.

— Vraiment, je le crois, qu'il n'y en a plus, reprit Don Quichotte ; et là-dessus, sans vanité, personne n'en sait plus que moi, puisque je viens de livrer à ce terrible géant la plus furieuse bataille... oh ! oui, la plus mémorable bataille qui puisse jamais se trouver dans les annales de la chevalerie errante, passée, présente et future... Son horrible vaillance n'a pourtant pas empêché que d'un seul revers, et sans beaucoup m'efforcer, j'aie fait voler sa tête à mes pieds ! Quelle tête, Sancho ! quelle énorme tête ! quel immense torrent de sang en jaillissait ! comme il ruisselait autour de moi ! comme il m'inondait ! comme...

— Torrent de sang ! interrompit Sancho... Ma foi, c'est bien le cas de vous dire que vous comptez sans votre hôte : dites-donc torrent de vin rouge, s'il vous plaît ; et du bon, et du cher, même.... Oui, Monseigneur, puisque vous ne savez encore rien de tout ceci, je vous apprends, moi, que le

géant tué, c'est un gros bouc de vin que vous avez balaféré ; que le sang qui vous inondait, c'est trente ou quarante pintes d'excellent vin rouge, que ce bouc avait dans le ventre, et qui a décampé, tout, jusqu'à la dernière goutte.... Quant à la tête.... la chienne ! il faut que Satan l'ait emportée à tous les diables, et je ne sais que vous en dire.

— Que me radotes-tu là ! reprit Don Quichotte ; es-tu ivre ? es-tu fou ?

— Ce que je vous dis n'est par malheur que trop véritable, répondit Sancho ; et si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à vous lever et y regarder vous-même : vous verrez la brave, la chère besogne que vous avez faite ; et après, si vous voulez vous en venir avec moi, je vous en montrerai bien d'autres. Et notre reine donc, qui n'est plus princesse ! qui n'est plus qu'une dame, une femme comme tant d'autres, peut-être, et qui même s'appelle à présent Dorothée tout uniment ! Venez, venez avec moi ; quand vous aurez vu tout ce que j'ai vu pendant que vous dormiez, vous serez bien autrement surpris encore...

— Ho ! interrompit Don Quichotte, rien, dans ce château, ne peut plus me surprendre. Si tu t'en souviens, dès la première fois que nous y gîtâmes, je reconnus et te prévins qu'il était farci de fantômes et d'enchanteurs. Il est donc tout simple et nullement surprenant qu'il en soit de même au-

jourd'hui : au reste, il ne faut pas oublier que tout ce qui vient de leur part n'est qu'illusion, et, à le bien prendre, ne mérite aucune attention.

— Je penserais volontiers comme vous, reprit Sancho, si ce n'étaient les sauts qu'on m'y a fait faire sur la couverture ; mais je ne pourrai, de ma vie, me fourrer dans la tête qu'ils n'aient pas été véritables ; tellement, qu'à présent je jurerais que l'hôte était de la bande de mes berneurs. Chaque fois que je l'envisage ou que je l'entends, il me semble toujours le voir tenir un des coins de la couverture, et m'envoyer en l'air, à grand tour de bras, en riant de tout son cœur : je le reconnais, voyez-vous, comme si j'y étais encore. Et moi, tout bouché que je suis, je tiens que les gens qu'on voit, qu'on touche, qu'on entend et reconnaît, ne sont pas plus fantômes que vous et moi : qu'ainsi, quand ces gens-là vous bernent ou vous saboulent, vous êtes réellement berné ou saboulé, en chair et en os, et non pas seulement par illusion...

— Laissons cela, mon enfant, interrompit Don Quichotte, et dispose-moi toutes mes armes ; je veux aller moi-même examiner de près les étranges transformations dont tu viens de me parler.

Pendant que ceci se disait et se passait dans le galetas, le curé, sous le porche, apprenait aux nouveaux venus quel personnage c'était que Don Quichotte, et de quel stratagème on s'était servi

pour parvenir à le tirer du fond de la montagne Noire, où il venait, leur raconta-t-on, d'entreprendre une rude pénitence en l'honneur de sa dame, à l'imitation de celle d'Amadis sur la *Roche-Pauvre*. On les instruisit aussi des principales incartades du malheureux gentilhomme, telles qu'on les avait apprises de Sancho. Don Ferdinand et ses amis s'en divertirent autant qu'ils s'en étonnèrent; et comme tous ceux qui, jusqu'alors, avaient eu l'occasion d'entendre parler du maniaque chevalier, ils s'écrièrent que jamais fou n'avait été fou d'une aussi bizarre espèce de folie.

Le curé, qui ne perdait pas de vue l'objet de son voyage, ayant observé que, comme l'heureux changement survenu dans la situation de Dorothée ne lui permettrait probablement pas de s'occuper plus long-temps de l'œuvre entreprise pour ramener le pauvre chevalier dans son manoir, il fallait aviser à d'autres moyens; Cardénio, bien sûr de ne pas être désavoué, proposa Lucinde pour se charger du rôle de Dorothée, et de continuer sur le même plan: mais Don Ferdinand s'y opposa.

— Non, dit-il, je ne veux rien déranger. Je désire que ma Dorothée achève elle-même ce qu'elle a si heureusement commencé. Nous ne sommes, dit-on, qu'à deux journées du village de ce singulier homme, et quand nous en serions plus éloignés, je regarderais, je vous assure, comme bien em-

ployé tout le temps nécessaire pour terminer en si aimable compagnie une aussi divertissante bonne action.

On en était là, quand enfin on vit paraître Don Quichotte couvert de tout son harnais chevaleresque, la rondache en avant, la lance à la main, et le chef retranché sous le fameux armet de Mambrin, que, tout bossué qu'il était, notre héros avait cru ne pas devoir omettre en si grande circonstance. A son étroite et longue figure sèche et basanée, à son encolure plus longue encore et plus effilée, à la ridicule singularité de son accoutrement, et, surtout, à la comique fierté de sa contenance, Don Ferdinand et ses amis, quoique prévenus, eurent peine à retenir des cris de surprise et des éclats de rire : cependant l'empressement d'entendre un si étrange personnage modéra leur premier mouvement, assez pour que le chevalier n'en fût nullement effarouché.

Don Quichotte, Sancho sur ses talons, salua gravement la compagnie, et vint droit à Dorothée, à qui, d'un ton civil, mais composé, il adressa la parole en ces termes : — J'apprends, Madame, de la bouche de cet écuyer, que votre Altesse est immensément déçue en peu d'instants, puisque de reine qu'elle était, d'infiniment haute et puissante dame, elle est transformée en simple demoiselle. Une aussi totale métamorphose ne peut être que

l'œuvre du grand enchanteur le roi votre père : mais si son motif a été la crainte que je fusse incapable des exploits auxquels j'ai dû m'engager en votre faveur , je dois vous dire , sauf les égards qu'il mérite de ma part , que ce prince , tout habile qu'il fut , ne le fut point assez ; et qu'en cette circonstance , sans doute , il ne pécha que faute de connaître à fond les annales de la chevalerie errante ; car , s'il les eût toutes lues et repassées , comme je les ai lues et repassées toutes , il aurait infailliblement remarqué que maintes fois des chevaliers errants , moins renommés , j'ose le dire , que je ne le suis , se sont tirés à merveille d'aventures bien autrement difficiles et dangereuses que celle dont il s'agit. En effet , Madame , défaire un petit géantasse , tout mutin qu'il est , n'est pas la mer à boire... Et la preuve en est que , depuis peu d'heures , il m'en est passé par les mains un qui... Au reste , je me tais là-dessus , parce que mon usage est de laisser aux autres le soin de parler de mes actions , et....

— Dieu me pardonne ! interrompit ici l'hôte , s'il ne se figure toujours que c'est à un géant qu'il a eu affaire dans mon galetas ! Hé bien , je vous dis , moi , que c'est à mes outres , et que...

Ici l'hôte , à son tour , fut interrompu par Don Ferdinand , qui lui imposa silence ; et Don Quichotte , sans égard à l'observation , reprit le fil de

son discours. — Je vous prévien donc , continua-t-il , très-haute et très-détronée princesse , que si effectivement les raisons qu'a eues le roi votre père de vous transformer ainsi , sont telles que je les conjecture et viens de vous les indiquer , vous ne devez en tenir aucun compte , ni douter qu'il se soit trompé du tout au tout , ni consentir à oublier , comme il semble l'avoir en vue , que ce fût pour être grande reine que vous naquîtes ici-bas. Et je vous déclare de nouveau qu'il n'est sous le soleil aucun de vos ennemis dont cette épée et mon bras ne puissent vous défaire ; qu'en un mot , en dépit de l'univers entier , j'entends , et sous peu de jours , mettre du même coup à vos pieds la tête de votre persécuteur , et sur la vôtre , la couronne de vos augustes aïeux.

Dorothee , ravie de se voir autorisée à continuer le rôle qui l'avait déjà tant amusée , et dont elle se promettait de bien divertir Don Ferdinand , reprit avec grand plaisir son ton de princesse de roman. — Vaillant chevalier de la Triste-Figure , répondit-elle , quiconque vous a dit que j'étais déchuë ou métamorphosée , vous en a imposé. Telle j'étais hier , telle je suis aujourd'hui , je vous assure. A la vérité , quelques événements imprévus viennent d'opérer dans ma situation un changement heureux , plus heureux même que je n'osais le désirer ; mais ils n'en ont pas causé le moindre ni sur ma per-

sonne , ni sur-tout dans l'importante aventure que j'ai confiée à votre généreuse valeur. Toujours je compte sur votre invincible bras , et toujours j'ai besoin de son secours tout-puissant. Veuillez donc, Seigneur, rendre au royal auteur de mes jours la justice qui lui est due , et le tenir toujours pour le prince le plus habile qui se soit jamais occupé du grand art de lire dans l'avenir. La preuve incontestable qu'il le mérite , et qu'en m'adressant à vous, il m'avait vraiment indiqué l'unique voie qui pût me conduire au terme de mes infortunes, c'est qu'en effet (et ces fideles serviteurs , dont vous me voyez environnée, vous l'attesteront tous) ce n'est qu'à vous , ce n'est qu'au bonheur que j'ai eu de vous rencontrer , à ce que déjà vous avez fait pour moi, que je dois les incidents dont enfin je puis me féliciter. Ainsi, non pas actuellement, parce que la journée est trop avancée pour nous permettre d'aller loin aujourd'hui , mais demain, de grand matin , si vous le voulez bien , nous nous remettrons en marche du côté de mes états. Dieu et votre valeur feront le reste.

A mesure que la princesse débitait cette réponse, la physionomie de Don Quichotte s'altérait, et chaque phrase qu'il entendait, valait de sa part à Sancho une œillade de courroux. — Maraude ! s'écriait-il d'un ton furieux, en se retournant vers lui aussitôt que la princesse eut cessé de parler, ose-

ras-tu maintenant me nier que tu sois bien le plus méchant vaurien d'écuyer de toute l'Espagne ? Ne viens-tu pas, impudent coquin, de me dire que cette noble reine était transformée en simple demoiselle ? que même elle ne se nommait plus que Dorothée ? que ce géant, que j'ai vaincu, ne se trouvait plus être un géant ? que sa tête, que j'ai fait voler à mes pieds, était.... je ne sais où ? ne m'as-tu pas conté cent autres absurdités de cette force, et capables d'ailleurs de me compromettre personnellement ? Il est temps, continua-t-il en serrant les mâchoires de colère, et en se mettant en posture, il est temps que je fasse sur toi un exemple qui apprenne à tous les écuyers errants ce qu'ils doivent à leurs maîtres et à la vérité.

— Avant de me tuer, Monseigneur, s'écria Sancho tout en se coulant lestement derrière ses plus proches voisins, du moins, laissez-moi vous parler un peu..... Peut-être bien, et je ne dis pas que non, peut-être bien que je me suis blousé sur ce qui regarde la transformation de madame la princesse Micomicone ; mais pour ce qui est de la tête du géant, pour ce qui est des boucs que vous avez éventrés, pour ce qui est du vin rouge que vous avez pris pour du sang de géant, quand je devrais me faire assommer, je soutiens que je n'ai pas menti ; car, la tête, je vous défie de me la retrouver ; les boucs, ils sont encore au chevet de votre

lit, dans le triste état où je dis que vous les avez mis ; et le sang , il ne faut qu'un nez pour voir que c'est du bel et bon vin rouge..... Au reste , patience ; quand nous décamperons d'ici , quand le seigneur notre hôte nous présentera le petit mémoire de notre dépense , vous verrez si c'en est ou si ce n'en est pas , du bon vin rouge.... Quant à madame la princesse , puisqu'elle est toujours madame la princesse..... soit ; et je m'en réjouis de tout mon cœur : la preuve en est que j'y trouve mon compte autant qu'un autre.

— Je vois , répondit Don Quichotte d'un ton plus calme, qu'il n'y a eu que de l'imbécillité dans ton fait. Je veux bien te pardonner ; allons , qu'il n'en soit plus parlé.

— C'est bien dit , plus d'humeur , reprit Don Ferdinand , et ne songeons qu'à passer gaiement notre temps en paix , jusqu'à demain matin , puisque c'est à ce moment que madame la princesse a fixé celui de son départ. Demain donc , nous partirons tous ensemble , si toutefois le seigneur Don Quichotte veut bien nous permettre de le suivre , et d'être témoins des mémorables hauts faits que va sûrement lui procurer sa généreuse entreprise.

— Vous me faites , Seigneur , infiniment de grâce , répondit notre chevalier , et je suis singulièrement flatté de la favorable opinion que vous daignez avoir

de moi. Je m'en montrerai digne, Seigneur, quoi qu'il en puisse arriver ; et dût-il m'en coûter... dix mille fois plus que la vie.

Cette réponse allait sûrement donner lieu, entre Don Ferdinand et notre héros, à une longue suite de compliments à perte de vue, sans l'arrivée d'un voyageur en équipage assez remarquable pour fixer l'attention générale ; et qu'à sa courte camisole de gros drap autrefois bleu, à son bonnet à la mauresque, à ses longues culottes, à ses demi-bottines de cuir fauve, et au large coutelas qu'il portait en bandoulière, on reconnut, au premier aspect, pour un chrétien récemment sorti de l'esclavage chez les Maures. Il était à pied, et suivi d'une femme montée sur un âne. Cette femme avait la tête voilée ; mais on entrevoyait à travers son voile, l'éclat d'un petit bonnet de brocard d'or à l'africaine. Le voyageur paraissait âgé d'environ quarante ans. Il était d'une taille aisée et très-avantageuse. Un teint extrêmement rembruni n'empêchait pas que sa physionomie fût intéressante et noble : et, malgré l'habit de misère dont il était couvert, tout en lui annonçait l'homme de distinction.

Son premier soin, en entrant, fut de demander une chambre particulière ; et il parut fort contrarié de ce qu'on lui annonçât qu'il n'y en avait pas de libre pour cette nuit. Après un moment de

rêverie ou d'indécision , il alla cependant donner la main à sa compagne, et lui faire mettre pied à terre. Bientôt ils furent environnés de Lucinde, de Dorothee, de l'hôtesse, de sa fille et de Maritornes, qui, toutes, s'étaient approchées, les unes pour voir, les autres pour accueillir les nouveaux venus : et Dorothee, toujours officieuse et prévenante, craignant que la dame ne s'inquiétât trop de ne pas trouver de chambre à sa disposition, s'empressa de la tranquilliser. — Madame, lui dit-elle, va sans doute souffrir des incommodités de cette mauvaise hôtellerie ; elle n'y trouvera point le logement qu'on vient de demander pour elle ; mais si elle veut bien partager le nôtre, ajouta-t-elle affectueusement en montrant Lucinde, nous ferons de bon cœur tout ce qui dépendra de nous pour lui rendre cette soirée-ci moins désagréable qu'elle ne s'y attend.

L'étrangère ne répondit mot à cette civilité : mais elle baissa la tête ; et, en croisant ses deux mains sur sa poitrine, elle s'inclina profondément en face de Dorothee ; ce qui aurait suffi pour faire connaître qu'elle était Africaine, quand même le voyageur, qui prit la parole pour elle, ne se serait pas empressé de le déclarer positivement. — Madame, dit-il à Dorothee, cette jeune personne ne répond point à votre politesse, parce qu'étant Africaine, et ne connaissant encore que la langue de son pays,

elle n'a pu comprendre ce que vous avez daigné lui adresser.

— En ce cas, Monsieur, reprit Lucinde avec vivacité, servez-vous donc, s'il vous plaît, de la langue qu'elle comprend, pour l'informer du tendre intérêt qu'elle nous inspire, et combien nous désirons qu'elle agrée le petit service que nous lui offrons de si bon cœur.

— Elle et moi, Madame, répondit l'étranger, nous vous en rendons mille grâces. Je sens combien il est honorable et consolant pour nous de vous paraître, malgré l'état où nous sommes, dignes de tant de confiance et de bonté.

— Monsieur, lui dit Dorothée, pardonnez mon impatiente curiosité : dites-moi bien vite, je vous prie, de quelle religion elle est ? Hélas ! Africaine ! n'entendant et ne parlant que la langue de son pays ! Je tremble qu'elle ne soit point chrétienne. Que j'en serais fâchée, et quel dommage ce serait !

— Non, Madame, elle ne l'est point, répondit l'étranger ; mais elle ne respire que le saint désir de l'être, et sa piété, ses vertus, l'en rendent vraiment digne.

— C'est-à-dire, reprit Lucinde, qu'elle n'est pas encore baptisée ?

— Pas encore, Madame, répondit l'étranger ; parce que, depuis notre départ d'Alger, où elle est

née, et d'où nous arrivons, les circonstances ne nous l'ont point encore permis ; parce que d'ailleurs, grâce au ciel, elle ne s'est pas trouvée en danger de mort assez imminent pour accélérer son baptême ; parce qu'enfin j'ai toujours eu l'espérance et le désir de pouvoir célébrer ce grand jour, ce jour si heureux pour elle et pour moi, sous un habit qui, comme celui que je porte, ne lui rappelle pas sans cesse des objets qu'elle veut oublier ; et à moi de longues et déplorables infortunes, la misère et la plus rude captivité.

C'en était beaucoup plus qu'il n'en fallait, de ces éclaircissements, pour donner à tous les assistants un extrême désir d'en savoir davantage sur le compte du captif et de son intéressante compagnie. Personne cependant n'osa le leur témoigner en ce moment, parce que tout le monde pensa qu'il leur convenait beaucoup mieux alors de se reposer et de se restaurer, que de raconter leur histoire ; mais Dorothée particulièrement, et Lucinde, se promirent bien de profiter du premier instant favorable, et de ne pas quitter prise qu'elles ne fussent satisfaites. Dorothée commença par s'établir à demeure à côté de l'Algérienne ; et, sans songer qu'elle n'en serait point entendue, elle la conjura d'ôter son voile. L'étrangère, en effet, ne la comprenant point, se fit expliquer de quoi il était question ; et le captif lui eut à peine répondu

quatre mots arabes , que le voile partit et découvrit une figure ravissante , une figure si céleste , si parfaitement belle , que Dorothée , en la voyant , ne put s'empêcher de s'écrier (tout bas) que Lucinde n'était plus la plus belle de la compagnie ; et que Lucinde (intérieurement) s'en dit autant de Dorothée ; que même , à l'exception peut-être de Don Ferdinand et de Cardénio , tous les cavaliers qui se trouvaient là lui auraient volontiers déferé la pomme.

Alors ce fut à qui fêterait la charmante Algérienne ; car , par-tout où paraît une belle , n'importe en quel climat elle soit née , et d'où elle arrive , toujours elle entraîne les hommages des cœurs sensibles ; elle intéresse les plus indifférents ; elle adoucit les plus farouches : mais , faute de pouvoir converser avec elle , il fallut , au grand regret de tous nos galants cavaliers , s'en tenir au langage des yeux , et aux démonstrations caressantes. — Du moins , Seigneur , s'écria Don Ferdinand en s'adressant au captif , apprenez-nous son nom. Que nous ayons le plaisir de prononcer , de lui adresser une parole douce à son oreille , une parole qui puisse de temps en temps nous valoir un de ses ravissans regards.

— Zoraïde , Seigneur , répondit l'étranger.

La jeune Maure , à cette réponse , comprit la question de Don Ferdinand. — *Point, point Zoraïda,*

reprit-elle avec une sorte d'impatience très-animée. *Non, Zoraïda, moi... moi, Marie, Marie, toujours Marie.*

Ce peu de mots, le ton dont ils furent prononcés, et la touchante idée religieuse qu'ils présentaient, attendrirent jusqu'aux larmes tous les assistants. Dorothee sur-tout, et Lucinde, en furent tellement émues, qu'elles la pressèrent entre leurs bras, en lui prodiguant et les plus tendres caresses et ce nom de *Marie*, sous lequel elle semblait si peignée de n'avoir point été désignée d'abord.

Le moment de souper, qu'en sa faveur on avait retardé, arriva. Grâce aux ordres donnés par Don Ferdinand, il y avait passablement de quoi vivre, quoiqu'en assez mauvaise hôtellerie, pour qu'il ne s'y trouvât pas une table assez grande pour contenir tous les convives; on en fut quitte pour s'arranger de plusieurs petites, qu'on disposa bout à bout, l'une à la suite de l'autre. La place d'honneur, celle du haut bout, fut unanimement dévolue et offerte avec instances à Don Quichotte, qui néanmoins ne l'accepta qu'après s'en être défendu long-temps, et dans toutes les règles. La princesse Micomicone ne se fit point presser pour se mettre à côté de son champion : au-dessous d'elle Zoraïde, Lucinde, le curé et le barbier occupèrent le reste de ce côté de la table; et de l'autre, se placèrent Cardénio, le captif, Don Ferdinand et ses trois amis. Per-

sonne, ce soir, n'avait lieu d'être mécontent de sa journée ; chacun avait forte dose d'appétit. On soupa donc gaiement et long-temps ; à la réserve cependant de notre flegmatique et sobre chevalier, qui, comme on le sait, n'était guère susceptible ni de tristesse, ni de joie, ni de faim, ni de soif. Il mangea peu et promptement ; et aussitôt qu'il s'en crut assez, à la grande satisfaction de toute la compagnie, qui semblait n'avoir que pour lui des yeux et des oreilles, il prit la parole du ton d'un homme qui veut être entendu de tous.

CHAPITRE XXXV.

Dissertation de Don Quichotte sur la prééminence entre les armes et les lettres.

—IL faut pourtant en convenir, Messieurs, s'écria pompeusement notre héros ; c'est une magnifique chose que la chevalerie errante ! Et nous autres , chevaliers errants , nous nous trouvons parfois dans le cas de voir des événements bien grands , bien imposants , bien extraordinaires ! Quel homme , par exemple , en arrivant dans ce château , en entrant dans cette salle de festin , où nous voici tous à table , nous prendrait d'abord pour ce que nous sommes ? Comme il serait étonné , cet homme ; comme il ouvrirait de grands yeux , quand il apprendrait que cette belle dame , dont j'ai l'honneur d'être le plus proche voisin , à gauche , est pourtant cette reine auguste que nous savons tous ; et que moi , je suis ce chevalier fameux , ce chevalier de la Triste-Figure , qui fait tant de bruit dans le monde ! Voilà , voilà , Messieurs , à quoi nous mène presque tous les jours notre superbe profession : à devenir la cheville ouvrière des aventures les plus

incroyables ! Qu'on dise, après cela, que le métier des armes n'est pas le premier des métiers ; qu'on dise qu'elle n'est pas la plus noble, cette profession rayonnante de gloire, qui, sans contredit, est en même temps la plus difficile, la plus périlleuse et la plus utile de toutes.

Vous entendez cependant des ergoteurs, des *savantasses*, soutenir le contraire ; et conclure de leurs sophismes, que la carrière des lettres est plus honorable que celle des armes. Mais je soutiens, moi, qu'ils ne font que déraisonner ; et pour le prouver, puisque nous voilà sur ce chapitre, qui depuis long-temps me tient au cœur, je ne veux qu'examiner un peu les principaux arguments qu'ils font tant valoir.

Convenons, d'abord, Messieurs, que sous la dénomination d'*homme de lettres*, nous entendons ici le savant et l'écrivain, en quelque genre que ce soit, depuis l'astronome qui nous apprend à quelle minute se lèvent, chaque jour, le soleil et la lune, jusqu'au magister qui apprend aux petits enfants à faire des O ; tous ceux, en un mot, qui, par l'étude et le savoir, deviennent ou visent à devenir en ce monde quelque chose de plus que le commun des hommes.

L'homme de lettres, vous disent les orgueilleux que j'attaque, l'homme de lettres travaille d'esprit, et le guerrier de ses membres. Or, le travail d'esprit est plus noble que celui du corps ; donc la

carrière des lettres est plus noble que celle des armes. Comme si , pour exercer le métier des armes, il ne fallait, en effet, ainsi que pour celui de crocheteur , que des nerfs et des os ; comme si la sagacité , l'intelligence , l'imagination , n'étaient pas plus nécessaires encore au guerrier que son bras, quand il est à la tête de la plus petite troupe , et chargé de l'attaque ou de la défense du moindre poste. Est-ce donc avec ses membres , qu'alors il parvient à pénétrer les projets , à deviner les plus secrètes intentions de l'ennemi ? est-ce avec ses membres, qu'il invente et qu'il combine les moyens de le déconcerter ?

Nul doute donc que le guerrier n'ait autant besoin de ses facultés intellectuelles que l'homme de lettres : resté à voir , lequel des deux les emploie le plus noblement ; et, pour y parvenir, il ne s'agit que d'examiner lequel des deux les emploie le plus utilement pour les autres hommes ; car , à mon avis , la bonne manière d'apprécier au juste le degré de prééminence de certaines professions sur d'autres, est d'évaluer l'importance des effets qui en résultent en faveur de la société. La profession qui n'est qu'utile , sans être ni difficile ni périlleuse , n'est qu'estimable ; celle qui ne serait que difficile ou périlleuse , sans être utile , ne mériterait que peu ou point de considération publique ; mais celle qui , en n'exigeant pas moins de lu-

mières et de talent qu'aucune autre, serait en même temps la plus utile et la plus périlleuse de toutes, serait certainement la plus honorable. Vous observerez, Messieurs, que je ne parle point ici du sacerdoce. Personne, plus que moi, n'est pénétré de la religieuse et profonde vénération due à cette sainte profession, que je tiens pour la première, la plus noble et la plus respectable de toutes, parce qu'indépendamment du caractère sacré de ses fonctions, son but étant de diriger nos âmes vers l'éternité bienheureuse, elle est incontestablement, et de beaucoup, la plus utile pour le genre humain.

Le but des lettres est, comme vous le savez, Messieurs, de peupler la société de ces magistrats éclairés, dignes et nécessaires organes des lois; de ces savants laborieux qui nous transmettent quantité de choses plus ou moins utiles que d'autres leur ont transmises, ou qui même parfois nous en découvrent de nouvelles; de ces artistes précieux qui savent, les uns diminuer les maux, les autres multiplier les jouissances de la vie; et enfin, de ces écrivains ingénieux qui, soit en prose, soit en vers, nous prêchent la morale et les vertus, avec plus ou moins de grâce et de succès, et que, sans hésiter, je placerais au premier rang parmi les lettrés, par la raison incontestable, que nulle connaissance n'est utile aux hommes en société, autant, à beaucoup près, que la morale et les ver-

tus. Mais le but du guerrier n'est-il pas bien plus important encore, puisqu'il est de maintenir ou de procurer la paix ? cette paix sans laquelle ni la vie, ni l'honneur, ni la propriété de qui que ce soit ne sont en sûreté ; cette paix que Dieu lui-même indique aux honnêtes gens, *aux hommes de bonne volonté*, comme le plus paternel de ses bienfaits ; témoin ce *Gloria in excelsis Deo*, et *PAX hominibus bonæ voluntatis*, que les anges nous chantèrent du haut du ciel, pour célébrer la plus belle des nuits, celle de la venue du Messie ; témoin encore ce *PAX Domini sit semper vobiscum*, dont nous saluent, chaque jour, les ministres de ses autels. En faut-il davantage, est-il besoin d'autres autorités, pour prouver qu'en effet la paix est le don le plus précieux que le ciel, dans sa bonté, se plaise à répandre sur la terre ? Or, je le répète, le but des armes est de ramener la paix quand on l'a perdue, ou de la maintenir quand on en jouit : donc, du côté de l'importance et de l'utilité, la profession du guerrier l'emporte de beaucoup sur celle du lettré.

Voyons maintenant laquelle est la plus pénible, la plus.....

Ici Don Quichotte fut interrompu par les témoignages d'approbation de Don Ferdinand, de ses amis et des autres cavaliers, qui, en leur qualité de gentilshommes, se sentant, sur le métier des armes,

la même opinion que notre chevalier, avaient presque oublié sa folie, en l'entendant raisonner si sensément, et avaient pris à l'écouter un plaisir tout différent de celui qu'ils s'en étaient d'abord promis. Mais Don Quichotte manifesta, par un geste expressif, qu'il n'avait pas encore tout dit, et qu'il désirait qu'on l'écoutât jusqu'au bout. On refit donc silence, et il continua. — Comparons, Messieurs, reprit-il en haussant la voix; comparons les travaux, les misères de l'homme de lettres et du guerrier, chacun dans la carrière qu'il parcourt; et suivons-les, l'un et l'autre, depuis leur début jusqu'à leur dernier soupir.

L'homme de lettres, à la vérité, commence nécessairement par être étudiant. Il faut alors que, cloué sur les bancs, il griffonne sans cesse et longtemps la face constamment collée sur des papiers ou des bouquins fort peu divertissants; qu'il dompte et ses goûts et ses dégoûts, pour se rendre familiers des idiomes et des raisonnements baroques, ou sans intérêt pour lui. Ce n'est pas là, je pense, un si gros malheur, puisque enfin nul n'est ici-bas pour y rester oisif; mais un mal réel, un mal vraiment cruel, qui, dit-on, semble attaché tout particulièrement à l'état d'étudiant, c'est la pauvreté, cette intarissable et féconde mère de, je crois, tous les maux possibles: bien entendu, Messieurs, que ceci ne regarde pas les étudiants

qui, nés dans l'opulence, ne sont pas moins cossus à l'université que chez leurs parents, et il y en a toujours bon nombre de cette espèce ; mais seulement ces pauvres diables, qui n'ont pour toute fortune que le désir et le besoin de se faire un bien-être. Ceux-ci, j'en conviens, débutent assez durement. Tantôt c'est la faim ; tantôt c'est le froid ; tantôt c'est le manque absolu de nippes de première nécessité, même pour la décence ; le plus souvent, c'est toute la séquelle des besoins réunis qui les talonne sans relâche : mais, du moins, talonner n'est pas assommer sur place ; et convenons-en, rarement le plus gueux se passe de dîner, pourvu qu'il soit assez bon enfant pour s'accommoder des restes d'un autre ; rarement le plus gueux n'a pas à sa disposition quelque coin de cheminée, ne fût-ce que de cuisine, où, du moins, s'il ne se chauffe point à fond et à l'aise, il trouve à se dégourdir les pouces en cas de besoin urgent ; rarement, enfin, le plus gueux n'a pas un chenil où il passe les nuits à couvert : et tout en bataillant ainsi contre la misère, tout en s'intriguant et se retournant, tout en faisant maigre chère et triste mine, le temps s'écoule, les grades s'attrapent, le pauvre étudiant devient bachelier, docteur, professeur, académicien, etc., etc... et alors tout change pour lui du noir au blanc : un bel et bon emploi va lui faire couler le reste de ses jours dans une

douce et paisible aisance ; il ne mettra plus un pied devant l'autre , il ne fera plus une panse d'a , il ne dira plus un mot , qu'il n'en soit grassement et presque toujours très-respectueusement payé. Combien même n'a-t-on pas vu de ces étudiants guenilleux sauter, de place en place, des bancs de l'université aux premières dignités de l'état ; gouverner en souverains des provinces , des royaumes entiers ; y être obéis , estimés , respectés , et y jouir, jusqu'au dernier soupir , de toutes les faveurs de la fortune ? C'est bien fait , assurément ; il est juste , il est utile , grandement utile , de récompenser grandement la grande capacité et les grands services ; tout le monde y gagne , et je n'ai garde d'y trouver à redire. Mon intention ici , n'est que de démontrer que le guerrier, dont les services sont incontestablement plus grands et plus nécessaires encore que ceux du lettré ; a bien plus à pâtir dans sa pénible et périlleuse carrière.

Je vous ai fait le tableau de la misère de l'étudiant pauvre , et j'ai confessé qu'elle est vraiment pitoyable. Mais le soldat ?.... le soldat est-il donc plus opulent ? Peut-on disputer au soldat d'être le plus pauvre des vivants , le pauvre par excellence ? Il a une paye , mais quelle paye ! Le plus mince manant , sans intelligence , peut , de ses deux seuls bras , gagner , par jour , deux et trois fois la valeur de la journée du malheureux soldat. Et encore , si

jamais elle n'était écornée , cette misérable paye ! Encore , si elle s'acquittait régulièrement et en mains propres ! Encore , si , à force de la désirer et de l'attendre , on était certain que tôt ou tard elle arrivera !

Aussi , quel est le régime ordinaire du soldat ! Si par malheur il lui survient un jour plus d'appétit que l'ordonnance ne lui en fixe , il n'y a pour lui point de milieu : il faut qu'il languisse d'inanition , qu'il gueuse bien en cachette , ou qu'il se fasse pendre. Quant à sa garde-robe , vous savez que personne ne l'a plus laconique et plus râpée que le soldat. Vous savez bien aussi , que tout légèrement vêtu qu'il est , il faut qu'à toute heure du jour et de la nuit , il reste planté comme un piquet à la belle étoile ; qu'il n'y a tempête , bise ni pluie qui puisse l'en dispenser ; et qu'il n'a pas même là la ressource de son souffle pour , en cas de besoin , se réchauffer le bout des doigts ; car enfin , en bonne physique , je soutiens que d'un estomac vide , il ne peut , sur-tout en hiver , sortir que des vapeurs glaciales. Le moment d'un peu de repos arrive-t-il , sans doute il peut bien aller se coucher : mais où , et comment se couche-t-il ? Quand ce n'est pas en plein champ , avec la terre pour matelas et le firmament pour couverture , c'est communément sur un plancher sur lequel les règlements ne lui attribuent qu'une place géométrique-

ment égale à la capacité de sa personne, en longueur et en largeur ; et par-tout , c'est si durement que, sous peine d'autant de contusions que de mouvements , il faut qu'il dorme immobile. Au reste, ce n'est pas encore là le pis ; tant qu'il n'y a pas de coups à recevoir , on conçoit que le soldat se fasse à sa constante misère , à sa continuelle diète , à ses fatigues sans cesse renaissantes ; et que l'espérance d'un meilleur sort , celle sur-tout d'un peu de gloire, suffisent pour soutenir sa patience. Mais c'est un jour de bataille , que son métier est vraiment dur et terrible : s'il n'y reste pas roide mort, ou enterré demi-mort sous les cadavres , gare qu'il n'en sorte avec un membre fracassé ou une balle dans les os ; et qu'il n'en sorte que pour aller dans un méchant hôpital expirer dans les souffrances , ou achever de se faire estropier. Et si , par chance , il se tire sain et sauf de la bataille , ou des mains impitoyables des rajusteurs de membres brisés , ce n'est pas pour être plus riche. Vingt batailles surviennent l'une après l'autre , et bien heureux enfin si , après y avoir versé vingt fois la moitié de son sang , il obtient un presque insensible surcroît de paye. Je dis bien heureux , parce qu'en effet un soldat n'échappe que difficilement aux dangers de plusieurs années de guerre ; à peine , sur dix , un seul parvient-il à mourir dans son lit. D'ailleurs , il est notoire que sur dix qui finissent tranquille-

ment de vieillesse , à peine un seul meurt-il avec une récompense un peu remarquable, avec quelque chose qu'on puisse appeler une petite fortune : ce qui assurément n'arrive point aux lettrés ; car presque tous finissent toujours par être plus ou moins opulents.

Mais, me direz-vous, il est impossible d'enrichir cinquante mille guerriers ; l'état ne pourrait y suffire ; tandis qu'il ne lui en coûte, pour engraisser deux ou trois mille lettrés, que la concession de deux ou trois mille charges ou emplois nécessaires à l'ordre public, et que d'ailleurs eux seuls peuvent remplir. D'accord ; mais observez que cela prouve précisément qu'en effet les services militaires sont impayables..... J'aurais néanmoins à faire, à ce sujet, plus d'une réflexion critique, et je me ferais bien fort de démontrer qu'il serait possible de ne pas être si chiche envers le pauvre soldat, sans surcharger le trésor public ; que d'ailleurs il est grandement de l'intérêt de l'état de traiter ses défenseurs mieux qu'on ne le fait actuellement : mais cela nous menerait trop loin, et j'en reviens à ma thèse, à la prééminence due au métier des armes.

La prééminence est due aux lettres, vous disent encore certains lettrés, par la raison que les armes sont soumises à l'empire des lois, dont la connaissance est une branche principale de l'arbre des sciences ; et qu'assurément, disent-ils, celui qui

commande est au-dessus de celui qui obéit. Mais, je leur demande, moi, comment les lois pourraient gouverner, et qui daignerait s'y soumettre, si elles n'étaient pas protégées par la force; et si le protecteur n'est pas au-dessus du protégé. Allez-vous-en, avec vos lois à la main, donner la chasse à une bande de brigands qui infesteraient vos grands chemins, ou envoyez-y de braves soldats, bien armés, bien commandés sur-tout, et bien obéissants, et nous verrons lequel de ces deux moyens vous réussira le mieux.

Et puis, le compte-t-on donc pour rien, ce danger continuel de perdre la vie, dont les lettrés n'ont pas même l'idée, et que le soldat a sans cesse à braver? C'est dans une forteresse assiégée qu'il faut le voir. Représentez-vous-le en faction, précisément sur le rempart foudroyé par l'artillerie des assiégeants, et sentant sous ses pieds, entendant distinctement le travail souterrain des mineurs ennemis, qui, pour ouvrir la place, vont en faire sauter la moitié. Représentez-vous-le, certain du péril horrible qui le menace, et cependant tenu de ne pas quitter son poste. Observez, je vous prie, qu'il ne peut que faire avertir son commandant de ce qui se passe, et que, pendant que celui-ci va tenter de prévenir le coup, il n'en faut pas moins que le soldat attende sur place l'effet très-douteux ou trop tardif d'une contre-mine. Il sait que, dans un

quart d'heure, dans une minute, à l'instant même, ses membres épars vont être lancés dans les airs, pêle-mêle avec les débris fracassants du bastion, et retomber en cendres jusqu'au fond du gouffre enflammé qui aura vomie cette épouvantable explosion ; il sait que peut-être la fuite le sauverait ; qu'à cent pas de là, sa destruction du moins ne serait pas aussi certaine ; hé bien ! il ne peut s'en permettre un seul !.... Voulez-vous une situation plus terrible encore pour le soldat ? Suivons-le dans les combats sur mer. C'est là que tous les dangers le touchent, pour ainsi dire, de tous côtés ; c'est là, c'est là qu'il lui faut une intrépidité plus qu'humaine ! Voyez ces deux galères ennemies accrochées l'une à l'autre, et couvertes de guerriers qui viennent de braver la fureur des flots, de la dompter, pour pouvoir se joindre corps-à-corps. Ici chaque soldat voit, sent sur sa poitrine, ou la bouche d'un canon, ou le bout d'une arquebuse, et sous ses pieds la vague rugissante prête à l'engloutir. Ici, nul secours à espérer, nul moyen de fuir ; la victoire seule va sauver le petit nombre des vainqueurs. Ici, chaque coup abat le soldat qu'il atteint ; et ici ce n'est pas comme sur terre, avec l'espoir de s'en relever et d'en guérir, que tombe le combattant blessé : c'est au milieu des flots écumants qu'il tombe, et il y disparaît pour jamais. Un autre cependant le remplace à l'instant, et ce n'est que pour

subir le même sort, jusqu'à ce qu'enfin le reste des plus vaillants, ou des plus heureux, parviennent à pénétrer dans la galère ennemie, et à s'en rendre maître le cimenterre à la main.

Ah! le bon, l'heureux, le noble temps que celui où l'on ne connaissait pas encore ces instruments assassins, cette infernale artillerie, ni cette maudite invention de la poudre! Sans doute, le mortel endiable qui fit aux lâches ce présent contre les braves, reçoit en enfer le prix de ses funestes et coupables talents. Mais sa trop juste punition n'empêche pas que maintenant le plus chétif soldat ne puisse, sans efforts et sans péril, abattre le guerrier le plus formidable; et assurément, c'est grand dommage. Mais aussi, depuis cette époque fatale, comme le métier de la guerre s'est compliqué! que dis-je, le métier! c'est maintenant une science vaste et profonde, autant que terrible! Maintenant, il faudrait qu'un général fût en même temps le plus brave et le plus savant des mortels. Orgueilleux docteurs, académiciens à hautes prétentions, convenez donc enfin que même, sous le rapport de la science, vous n'êtes que des nains à côté du guerrier qui saurait toujours s'ouvrir le chemin de la victoire à travers les obstacles et les périls de toute espèce, qui sont et seront à l'avenir les déplorables suites de l'invention de la poudre!



Quant à moi , lorsque je réfléchis qu'une demi-once de plomb , lancée d'une demi-lieue de loin , par un poltron qui peut - être aura eu peur du bruit et de la fumée de son arme en lâchant son coup , peut venir traîtreusement tuer roide un chevalier , tout vaillant qu'il est , à l'instant même où il fait , autour de lui , mordre la poussière à des bataillons entiers ; un chevalier qui , sans ce coup d'assassin , aurait entassé prouesses sur prouesses , et mérité l'éternelle admiration de la postérité , j'avoue que je me sens , au fond de l'âme , une espèce de peine d'avoir à exercer la profession de chevalier errant dans un siècle tel que celui-ci. Ce n'est pas qu'aucun danger m'en impose , ni que toute l'artillerie et toute la mousqueterie de la terre , braquées sur moi , et à bout portant , soient de force à ébranler mon courage , et à me faire reculer d'un seul pas ; mais , je ne le nie point , et même je le répète , je ne suis point sans inquiétude , sans dépit , quand l'idée me vient qu'il ne faut qu'une malheureuse balle , pas plus grosse qu'une noisette , et une pincée de poussière noire , pour m'arrêter tout court au point le plus brillant de ma glorieuse carrière. Le ciel , au reste , en ordonnera comme il lui plaira : ce qui me dédommage et me console , c'est que plus ma tâche est difficile et périlleuse , plus j'ai de mérite à l'avoir entreprise ; et qu'au moins si je l'achève , je pour-

rai me flatter d'avoir surpassé tous les chevaliers errants , mes prédécesseurs , qui n'ont eu ni les mêmes obstacles à surmonter que moi, ni les mêmes dangers à braver.

Tel fut le discours , peut-être trop long , que notre héros débita d'abondance , et presque sans reprendre haleine , malgré l'avis que plusieurs fois Sancho lui donna , de profiter , comme les autres , du temps que les plats et les verres étaient sur table , pour manger un morceau et boire quelques coups de plus qu'à l'ordinaire ; d'autant , ajoutait Sancho , qu'après avoir bien pris sa subsistance , rien n'empêche plus de haranguer tout son soûl. Les autres auditeurs , agréablement surpris d'abord , d'entendre le fou raisonner avec tant de bon sens , ne l'en écoutèrent qu'avec plus de compassion , extravaguer de nouveau , du moment que sa malheureuse chevalerie avait reparu sur le tapis. On ne manqua pas cependant d'applaudir unanimement à ce qu'il avait dit en faveur de la profession des armes ; et le curé lui-même , quoique lettré-gradué , déclara franchement qu'il en avait toujours eu cette même opinion. Enfin , après que chacun en eut dit son mot , on s'occupa des dispositions convenables pour faire passer la nuit aux dames , le moins mal à l'aise qu'il serait possible. On arrêta que le galetas de Don Quichotte leur resterait exclusivement ; que les hommes s'arran-

geraient ailleurs comme ils pourraient ; et l'on pria l'hôtesse d'aller, avec Maritornes, tout préparer en conséquence.

Don Ferdinand, tout aussi curieux que les dames des aventures du captif et de la belle Zoraïde, saisit cet instant pour le prier, au nom de tous, de raconter son histoire, en attendant l'heure de se séparer. L'étranger répondit gracieusement qu'il obéirait avec joie, s'il ne craignait de s'acquitter fort mal de ce récit ; mais une réclamation générale, une assurance universelle qu'il serait entendu avec plaisir et intérêt, le déterminèrent à abrégé les compliments, et à ne pas se faire presser plus longtemps. — Daignez donc m'écouter avec indulgence, reprit-il ; je vous raconterai sans art, mais je ne vous raconterai rien qui ne me soit arrivé, ou que je n'aie vu ; et probablement vous en resterez convaincus que parfois des histoires véritables ne sont pas moins singulières que celles qu'inventent les faiseurs de romans.

Ce prélude ne fit que redoubler l'empressement des curieux, des dames sur-tout : on se rangea bien vite autour de l'étranger ; on fit silence, et il raconta ce qu'on va lire.



CHAPITRE XXXVI.

Histoire du captif.

—JE suis d'une petite ville des montagnes de Léon, et ma famille y tient depuis long-temps un rang distingué. Mon père n'était pas né dans ce qu'on peut appeler une grande opulence ; cependant il avait réuni , au moyen de plusieurs successions , assez de biens pour passer pour riche dans une province aussi généralement pauvre que la nôtre ; et véritablement , s'il eût eu moins d'insouciance sur ses affaires d'intérêt , plus de réserve dans ses générosités , moins de goût pour la dépense , peu de fortunes du pays eussent valu mieux que la sienne ; mais libéral à l'excès , il la diminua de beaucoup , presqu'à rien : et il reconnut trop tard que la générosité la mieux placée , la plus estimable dans un père de famille , est celle qui le porte à ménager à ses enfants , pour soutenir leur nom et leur rang , autant de moyens au moins que lui-même en a reçus de ses parents. Je dois au reste , pour l'en excuser , vous prévenir qu'il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse ; et vous prier

d'observer que si la carrière militaire est l'école de l'honneur, elle n'est guère celle de l'économie, pour ceux qui y jouissent d'une certaine aisance. Quand, par goût et par principe, on est toujours prêt à prodiguer son sang ou sa vie ; et quand d'ailleurs on est au-dessus de tous les besoins ordinaires, on ne connaît que celui de la gloire ou des lauriers ; et l'on ne pense que peu ou point du tout, à calculer ce que valent les richesses. Rarement, je crois, l'on verra de francs militaires dégrader, par l'avarice ou la parcimonie, la noblesse de leur caractère.

Mon père avait trois enfants, et tous les trois garçons. Quand il nous vit parvenus à l'âge où l'on doit songer à prendre un état, il sentit enfin qu'il avait besoin de fortune pour nous établir ; et, se défiant trop de lui-même pour espérer de conserver le peu qu'il avait encore, tant qu'il en resterait libre possesseur, il prit le parti de s'en dessaisir entre nos mains. — « Mes chers amis, nous dit-il » un jour qu'il nous réunit pour nous déclarer ses » intentions, vous ne devez pas douter de ma » tendresse, puisque vous êtes mes enfants ; mais » actuellement que votre âge exige de moi d'autres » efforts que ceux que jusqu'à présent j'ai faits pour » votre éducation, vous auriez lieu de vous plaindre, » et même de me blâmer, si, persuadé comme je » le suis que le reste de ma fortune est absolument

» nécessaire pour votre établissement, je ne prenais
» pas les seules mesures qui puissent vous l'assu-
» rer. Ainsi, pour m'ôter jusqu'à la possibilité de
» le dissiper encore, je ne veux plus différer l'exé-
» cution d'un projet qui, depuis quelque temps,
» m'occupe et me com plaît; et qui, s'il ne vous fait
» pas aussi riches que je le désirerais, vous prou-
» vera du moins que vous procurer un sort conve-
» nable est l'unique ambition qui me reste en ce
» monde. Vous voilà tous trois en âge de prendre
» un état; je pense que votre intention ne peut
» être que de le choisir tel que, sans vous dégrader,
» il vous fournisse de quoi suppléer à la modicité
» de votre patrimoine. Pour vous faciliter ce choix,
» pour aider à vos premiers pas dans le monde,
» mon dessein est de faire de ma fortune actuelle,
» convertie en argent sonnante, quatre parts égales:
» vous en recevrez chacun une de ma main; et je
» garderai la quatrième, à laquelle j'entends me
» borner, la jugeant suffisante désormais, pour ma
» subsistance, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de
» m'appeler à lui. Je vous connais assez raisonna-
» bles pour être persuadé que vous n'emploierez
» qu'utilement le peu dont vous allez vous trouver
» maîtres; ainsi, je ne vous impose aucune restric-
» tion, pas la moindre gêne à cet égard; mais ma
» tendresse vous doit des conseils sur le choix d'un
» état. L'observation et l'expérience m'ont con-

» vaincu qu'en Espagne , pour avoir ou valoir quel-
» que chose , il faut y prendre le parti , soit de l'é-
» glise , soit de la robe , ou celui du commerce
» d'outre-mer , ou celui du service du Roi , princi-
» palement dans sa maison ; car , comme dit le
» proverbe , *plus on est près du soleil , mieux on s'y*
» *chauffe*. Je voudrais donc que l'un de vous se
» destinât ou au sacerdoce ou à la magistrature ;
» qu'un autre suivît la carrière du commerce , et
» que le troisième entrât au service du Roi : si ce
» ne peut être auprès de sa personne même , que du
» moins ce soit dans ses armées. Je conviens qu'on
» ne s'y enrichit guère ; mais on y vit dans une
» honorable gêne ; et là , mes enfants , la gloire est
» plus brillante encore et plus pure que par-tout
» ailleurs : elle y dédommage de tout ; elle y sup-
» plée à toutes les jouissances ordinaires. Dans huit
» jours je vous compterai à chacun votre part , en
» espèces. Vous pouvez , dès à présent , vous arran-
» ger en conséquence ; si toutefois , comme je l'es-
» père et le désire bien fort , vous n'avez pas encore
» pris des résolutions invinciblement opposées à mes
» vues sur vous. »

J'étais l'aîné ; je sentis qu'en cette qualité , je devais répondre le premier. Je suppliai mon père de garder pour lui-même le peu qui lui restait de fortune , en lui observant qu'à notre âge , et avec l'éducation qu'il avait bien voulu nous donner , il

ne fallait que du zèle et l'amour de ses devoirs, pour se procurer un état convenable. J'ajoutai que, pour mon compte, autant par goût que par déférence à ses volontés, je me destinais au noble métier des armes, et que je me promettais de les porter jusqu'à mon dernier soupir, en digne soldat chrétien, en homme d'honneur, et en sujet fidèle.

L'aîné de mes deux frères fit à mon père les mêmes instances que moi, pour l'engager à ne pas se dépouiller; et dit qu'il se bornerait à une très-petite pacotille, avec laquelle il commencerait le commerce par un voyage aux Indes.

Le plus jeune, celui qui peut-être fut le mieux loti, parce qu'il n'y avait plus à choisir pour lui, répondit qu'il n'avait besoin que de peu de chose, pour aller achever à Salamanque les études qu'il avait commencées à la maison.

Satisfait de nos sentiments et de notre docilité, mon père nous témoigna beaucoup de tendresse, et ne songea plus qu'à terminer son opération. Huit jours, en effet, lui suffirent, parce qu'il avait tout disposé depuis long-temps. Un de nos oncles acheta les trois quarts de nos biens-fonds, et les paya comptant; l'autre quart, celui que mon père se réservait, ne fut point vendu: il aima mieux le garder en nature. Cette vente produisit neuf mille ducats. Mon père nous en présenta à chacun trois

mille ; mais ne pouvant me résoudre à le laisser, si près de la vieillesse et des infirmités , avec le peu qu'il se destinait , je le pressai tant , je lui démontrai si bien que mille ducats étaient plus que suffisants pour m'équiper convenablement , qu'il en accepta deux mille sur ma part. Mes frères, à mon exemple , voulurent absolument lui laisser chacun mille ducats sur la leur ; en sorte qu'il lui en resta quatre mille en espèces , avec la portion de biens-fonds qu'il s'était réservée.

Ces arrangements terminés , nous prîmes congé de toute la famille, et nous reçûmes la bénédiction de mon père , qui , en nous la donnant , nous ordonna et nous conjura , la larme à l'œil , de ne pas manquer de lui donner ou de lui procurer de nos nouvelles aussi souvent qu'il nous serait possible. Enfin le même jour , et au moment fixé pour notre séparation , nous partîmes tous les trois. L'un prit la route de Salamanque ; l'autre , celle de Séville , pour les Indes ; et moi , celle d'Alicante , où je trouvai fort à propos un bâtiment génois prêt à mettre à la voile pour Gênes , et sur lequel je m'embarquai. Voilà vingt-deux années d'écoulées depuis que j'ai quitté mon père ; et , pendant ce long temps , je n'ai pas reçu la moindre nouvelle , ni de lui , ni de mes frères , ni d'aucun parent , ni même de mon pays.

Mon premier voyage fut parfaitement heureux ;

et de Gênes, je me rendis à Milan, où j'achevai de m'équiper. Mon intention était de passer en Piémont, et d'y solliciter du service dans notre armée d'Italie : j'étais même à plus de moitié chemin déjà, quand la nouvelle que le duc d'Albe allait commander en Flandre me fit changer de projet. Je préfèrai de m'enrôler sous les drapeaux de ce grand général. J'ai effectivement eu l'avantage d'y être témoin de quelques-unes de ses mémorables victoires ; entre autres, de celle qui coûta la vie aux comtes d'Egmont et de Hornes ; et, en fort peu de temps, j'y parvins au grade d'enseigne de la compagnie de Don Diégo de Urbina, l'un de nos capitaines les plus renommés.

Ce fut pendant mon séjour en Flandre que se forma la fameuse ligue entre notre saint pere le pape Pie v, d'heureuse mémoire, le roi d'Espagne et la république de Venise, contre les Ottomans, qui venaient d'enlever l'île de Chypre à cette dernière puissance, et d'alarmer toute la chrétienté par cette importante conquête. J'appris que le prince Don Juan d'Autriche, frère naturel de notre auguste monarque, était nommé généralissime des armées de la ligue, et qu'on faisait des préparatifs immenses. Je ne pus résister au désir de faire, contre le redoutable ennemi de notre sainte religion, une campagne qui promettait d'être si chaude et si brillante ; et, malgré la promesse que j'avais

d'être incessamment fait capitaine en Flandre , je sollicitai de repasser en Italie.

J'arrivai à Gènes , précisément au moment où Don Juan allait en partir avec sa flotte , pour se réunir à Naples , à celle des Vénitiens , à laquelle , en effet , il se joignit heureusement , mais à Messine seulement. J'obtins de ce prince une compagnie d'infanterie , que , sans doute , il accorda plutôt à la recommandation du duc d'Albe , qu'à ma capacité. Quoi qu'il en soit , je m'embarquai sous ses ordres , et bientôt après , j'eus l'honneur d'y combattre à la journée de Lépante ; à cette journée fameuse , qui abattit à jamais l'orgueil du Croissant , en montrant enfin à l'Europe étonnée , que les Turcs n'étaient pas , comme on le croyait , invincibles sur mer. Mais , par une fatalité bien cruelle , je fus , en cette journée si heureuse pour tous les chrétiens , le seul infortuné , puisque je n'obtins pas même la palme glorieuse de ceux qui y moururent dans les bras de la victoire. Je fus fait prisonnier à la fin de la bataille ; et voici comment m'arriva ce malheur , comment il n'arriva qu'à moi seul.

Uchialy , roi d'Alger , le plus audacieux , et certainement le plus habile des généraux ennemis , avait attaqué la galère capitane de Malte , et l'avait si complètement battue , qu'il n'y restait plus en vie que trois chevaliers , qui même étaient blessés , quand enfin , voyant qu'elle se défendait encore ,

le capitaine Juan-Andréa , à bord duquel j'étais , et qui se trouvait à portée , entreprit de la sauver, en attaquant Uchialy. Quoique le barbare cherchât d'abord à nous éviter, nous parvînmes à le joindre d'assez près pour pouvoir tenter l'abordage. J'étais à la tête de ma propre compagnie , et je lui devais l'exemple. Je m'élançai donc le premier, comptant être suivi de tous mes braves soldats ; mais un mouvement que fit l'ennemi , à l'instant même où je prenais pied sur son bord , sépara brusquement les deux vaisseaux , de manière que je me trouvai seul, au milieu des Turcs, sur leur galère, où bientôt, accablé par le nombre et criblé de coups, je fus mis hors de combat. Uchialy qui alors, voyant la flotte turque entièrement défaite, songeait moins à combattre qu'à s'échapper, réunit habilement la division qu'il commandait, et la ramena tout entière à Constantinople. On pourrait même dire qu'il y rentra triomphant , puisqu'il y porta l'étendard de Malte, qu'il avait enlevé de ses propres mains, et qui lui valut, à son arrivée, le commandement en chef des armées navales. Quant à moi, malheureux, fait prisonnier par le seul ennemi qui pût nous échapper, je perdis seul la liberté que notre victoire rendait à plus de quinze mille esclaves chrétiens, qui se trouvèrent à la chaîne sur les vaisseaux pris aux Turcs.

L'année suivante, en 1572, après force misères

et souffrances, dont je vous épargne le triste détail, j'étais à la rame sur la galère les *Trois-Fanaux*, de la grande flotte que les Turcs réunirent à Navarino, sous le commandement d'Uchialy. C'est là que je vis avec tant de douleur les chrétiens manquer un coup décisif contre cette flotte qu'ils pouvaient, s'ils l'eussent tenté, détruire dans le port même avec la plus grande facilité. Toutes les troupes qui la montaient étaient tellement intimidées et découragées par nos derniers succès, qu'elles n'auraient pas soutenu le plus léger combat, et qu'au moindre bruit qui se répandait, que les chrétiens venaient attaquer, les janissaires faisaient chacun leur paquet, et se tenaient prêts à sauter à terre pour prendre la fuite. Mais, à mon grand déplaisir, le général chrétien, malgré son audace et sa capacité bien reconnues, ne fit aucune tentative : sans doute la justice divine, en punition de nos péchés, voulut qu'il ignorât les avantages de sa position, et qu'il n'en profitât point. Quoi qu'il en soit, l'heureux Uchialy, trop habile pour rester long-temps dans une situation aussi critique, entreprit d'en sortir, et réussit. Il passa de Navarino à l'île de Modon, où il débarqua ses troupes, et il y fit fortifier l'entrée du port, de manière à mettre sa flotte à l'abri d'une attaque. Il y attendit tranquillement que Don Juan, las de tenir inutilement la mer, se trouvât forcé de se retirer : aussi

cette campagne se passa-t-elle sans aucun événement un peu remarquable, autre que le combat et la victoire de la galère napolitaine *la Louve*, commandée par notre célèbre Don Alvaro de Bazan, marquis de Santa-Cruz, ce capitaine si justement adoré de ses soldats, et si justement redouté de ses ennemis, contre la galère turque *la Prise*, que commandait un fils du fameux Barberousse, plus cruel encore que ne le fut jamais son cruel père. Cette action d'ailleurs fut signalée par une particularité qui mérite d'être connue, parce qu'elle est propre à donner une juste idée de l'horrible rage dont sont tourmentés les malheureux esclaves chrétiens contre de pareils maîtres. Ce farouche corsaire, se voyant sur le point d'être accroché par *la Louve*, et n'espérant pas résister à l'abordage, entreprit d'échapper à force de rames. Il osa, dans cette vue, s'approcher lui-même de ses rameurs, pour les presser en les frappant. Mais les premiers qu'il joignit, le voyant à portée de leurs bras, le saisirent avec fureur, et se l'arrachèrent de main en main, de bouche en bouche, à coups de dents, et avec tant d'acharnement et de violence, qu'en un instant le barbare fut mis en lambeaux. Jugez, Messieurs, de ce que doivent être des hommes dont des chrétiens peuvent se permettre de se venger avec tant de férocité!

Nous retournâmes à Constantinople, après la

retraite de Don Juan. L'année suivante, on y apprit qu'il venait de prendre Tunis, et de donner ce royaume à Muley-Hamet, afin d'ôter à Muley-Hamida, le plus cruel et sans contredit le plus brave maure de son siècle, l'espérance d'y remonter sur le trône. Cette importante conquête chagrina vivement le grand-seigneur; mais il ne s'en montra que plus formidable. Il sentit, en bon politique, qu'un ennemi de moins équivaldrait à une augmentation de force; et d'après ce calcul il fit la paix avec les Vénitiens, qui la désiraient ardemment. L'année suivante, en 1574, il réunit tous ses efforts sur la côte d'Afrique, où il assiégea la Goulette et le fort que Don Juan avait construit près de Tunis, qui même n'était pas encore achevé. Je n'ai pas quitté la chaîne et la rame pendant cette fameuse expédition, dont j'ai été témoin. Résigné sur mon sort, persuadé que mes parents étaient dans l'impossibilité de racheter ma liberté, j'avais pris le parti de ne la demander jamais qu'à la Providence, et d'épargner à ma famille l'affligeante nouvelle de mon malheur.

La Goulette, comme vous le savez, et le fort, furent emportés par les Turcs, après un siège à jamais mémorable. Plus de soixante-quinze mille hommes de leurs troupes d'élite, et au moins quatre cent mille Maures, des magasins immenses, des machines de tout genre, tout fut prodigué

contre ces deux forteresses, qui, en effet, coûtèrent à l'ennemi leur pesant d'or, et des fleuves de sang. La Goulette succomba la première, malgré la plus belle défense, et quoique réputée imprenable, à raison de la presque impossibilité de pratiquer des tranchées dans le sol aquatique et sablonneux dont elle est environnée. Mais la nature, cette année, sembla seconder de toutes ses forces les efforts inouïs des Turcs. La sécheresse fut telle qu'on ne l'avait jamais vue, et que l'eau qui d'ordinaire se trouvait à moins de deux pieds de profondeur, ne se trouva qu'à plus de six : ce qui facilita aux assiégeants les moyens d'élever, les uns sur les autres, une énorme quantité de sacs remplis de sable, sur lesquels ils placèrent leurs batteries assez haut pour dominer les remparts, et les battre de manière que les postes n'y étaient plus tenables.

On a raisonné très-diversement sur cet événement; et bien des gens ont jugé que les chrétiens avaient eu tort de s'enfermer dans la place, au lieu d'avoir tenu la campagne, pour s'opposer au débarquement et aux approches des Turcs. D'autres, plus judicieux, répondent à ce reproche, que toutes les forces des chrétiens en Afrique, ne montaient pas à sept mille hommes; qu'à la vérité, c'étaient autant de héros; mais qu'ils étaient évidemment en trop petit nombre pour soutenir,

en rase campagne, les efforts opiniâtres de près de cinq cent mille combattants ; que d'ailleurs il n'était pas possible qu'une place isolée, sur un continent ennemi, sans protection, sans secours à espérer, et qui était attaquée par une armée inépuisable, absolument maîtresse de tous les abords par terre et par mer, résistât plus long-temps. Au reste, je pense, moi, et je ne suis pas le seul de mon sentiment, que la perte de la Goulette n'a réellement été, pour les Espagnols, qu'un coup heureux dont ils doivent remercier le ciel. Cette forteresse n'était qu'un scandaleux ramassis de tous les vauriens de l'Espagne, une espèce de cloaque, qui d'ailleurs lui coûtait des sommes immenses, sans aucune utilité politique ; car, à le bien prendre, elle ne servait qu'à perpétuer le souvenir de la brillante conquête que Charles-Quint en avait faite ; et assurément la mémoire de ce prince victorieux et magnanime n'avait pas besoin d'un semblable monument, pour passer toujours glorieuse à la postérité la plus reculée.

Le fort résista plus vigoureusement encore que la Goulette, et ne fut emporté que pierre à pierre, après vingt-deux assauts opiniâtres qui coûtèrent à l'ennemi plus de vingt mille hommes de ses meilleures troupes. Les assiégés y firent des prodiges de valeur, tels que de trois cents combattants qui restèrent lors du dernier assaut, il n'y en avait

pas un seul qui ne fût blessé, plus ou moins grièvement. Un petit fortin, une simple tour, située au milieu du lac, fit aussi la plus heroïque défense, sous les ordres de Don Juan Zanoquera, brave gentilhomme valencien, et ne se rendit qu'à la dernière extrémité.

Don Pedro Puerto-Carrero, commandant de la Goulette, fut du nombre des prisonniers ; mais il ne put survivre à sa défaite, quoique assurément il eût bien fait tout ce qu'il est possible d'attendre d'un général habile, et d'un vaillant soldat : il en mourut de chagrin en route, avant d'arriver à Constantinople, où on le conduisait. Don Gabriel Cerbelloni, commandant du fort, fut aussi fait prisonnier : il était Milanais, soldat intrépide, et sur-tout grand ingénieur. On compta, parmi les morts, quantité d'officiers de distinction, entre autres, un chevalier de Saint-Jean, frère du célèbre André Doria, et dont la fin fut vraiment déplorable. Ce guerrier avait trouvé moyen de s'évader au moment de la prise du fort, et de s'en éloigner de plusieurs lieues. Des paysans arabes le rencontrèrent ; et, feignant de vouloir favoriser sa fuite, ils lui offrirent, pourvu qu'il se déguisât sous l'habit maure, et qu'il quittât ses armes, de le conduire sain et sauf à Tabarca, petit port du voisinage, où les Genoïis viennent journellement pêcher le corail. Les scélérats, au moyen de cette

offre, excitèrent sa confiance ; mais ce n'était que pour mieux s'assurer ses dépouilles. Il l'assassinèrent cruellement, et lui coupèrent la tête, qu'ils vinrent présenter à l'amiral ture, dans l'espoir d'une récompense. Cette lâche atrocité indigna si violemment l'amiral, qu'il les fit pendre sur-le-champ, pour n'avoir pas livré le prisonnier en vie. Tant il est vrai que par-tout les traîtres sont abhorrés, même de ceux qui profitent de leurs trahisons.

Les Turcs, vainqueurs, ne voulurent pas quitter le champ de bataille que les places conquises ne fussent complètement démolies. Comme il ne restait presque plus pierre sur pierre aux fortifications du fort, la besogne n'était réellement à faire que pour la Goulette ; et afin d'en venir à bout plus promptement, et à moins de peine, ils la minèrent en trois endroits différents. Cependant, contre leur attente, les anciennes murailles résistèrent par-tout à l'effet des mines, tandis que par-tout ce qui restait des nouveaux ouvrages récemment ajoutés par le Fratin en fut bouleversé de fond en comble. Après cette opération, l'armée victorieuse retourna triomphante à Constantinople. Quelques mois après, le maître auquel j'appartenais, le fameux Uchialy, dont je vous ai déjà parlé, mourut généralement regretté. On le surnommait *Fartax*, mot qui, en langue turque, signifie *le teigneux* ;

et, en effet, Uchialy l'était fortement. L'usage, au reste, chez les Turcs, est de prendre ou de se donner des noms qui indiquent, ou quelques-unes de leurs qualités morales bien reconnues, ou quelques-uns de leurs défauts physiques les plus visibles; la raison en est, que chez eux il n'y a pas d'autres noms de famille transmissibles que les quatre qui appartiennent aux quatre branches de la famille Ottomane; en sorte que tous les autres Turcs, naissant réellement sans nom, se trouvent dans la nécessité de s'en composer un. Uchialy était né chrétien. A l'âge de trente-quatre ans, après en avoir passé quatorze dans l'esclavage sur les galères du grand-seigneur, avec une constance, une résignation exemplaires, il avait apostasié pour pouvoir être en droit de tirer vengeance d'un soufflet qu'il avait reçu d'un Turc. Bien différent des autres favoris de la fortune qui, auprès des sultans, ne parviennent ordinairement aux grandeurs qu'à force de s'avilir dans les emplois les plus ignobles, c'était vraiment à force de valeur, de services éclatants et de talents militaires, qu'Uchialy était monté de grade en grade, à celui de roi d'Alger, et ensuite à la troisième place de l'empire, à celle de grand amiral. Il était Calabrois, et, dans le fond, homme de bien, quoique renégat : il était doux, affable et singulièrement humain, sur-tout envers ses esclaves. Il en avait trois mille lorsqu'il mourut; et il

les légua , par testament , partie aux renégats de sa propre maison ; c'est-à-dire , à ceux de ses anciens esclaves , qui , en apostasiant , s'étaient procuré la liberté ; partie au grand-seigneur , qui d'ailleurs est le cohéritier né de tous ses sujets.

J'échus en partage à un renégat vénitien , qui , fait prisonnier dans sa première jeunesse , par Uchialy , était promptement devenu son plus cher favori. Malheureusement pour moi , c'était le maître le plus dur , le renégat le plus impitoyable et le plus sanguinaire qu'on eût encore vu. Il se nommait Azanaga ; sa fortune était déjà prodigieuse , lorsque le sort me fit passer en son pouvoir. Peu de temps après , ayant été fait roi d'Alger , il quitta Constantinople pour venir habiter sa nouvelle résidence , et il y transporta tous ses esclaves.

Me rapprocher ainsi de ma patrie fut une consolation pour moi ; non que je songeasse à donner de mes nouvelles à mes parents , moins encore à solliciter leur secours pour rompre mes fers ; mais j'espérais , étant plus à portée de l'Espagne , réussir mieux qu'à Constantinople , où j'avais inutilement tenté mille et mille fois de m'évader. Ce fut , en effet , l'unique pensée qui m'occupa aussitôt que je me vis à Alger. Il me semblait n'avoir plus qu'un seul pas à franchir , pour m'élancer sur les côtes d'Espagne ; et cette idée , toute fausse , toute chimérique qu'elle était , tenait mon courage et mon

imagination toujours en haleine. Telle est l'active violence du désir de la liberté, que rien ne peut le rebuter ou le réprimer. Une tentative manquée, au lieu de me décourager, ne faisait que réunir toutes mes vues vers une autre ; et je ne crois pas avoir vécu un seul jour de mon esclavage, sans avoir médité pour le lendemain, un projet quelconque de délivrance, qui du moins en nourrissant mes espérances, me rendait l'existence plus supportable.

CHAPITRE XXXVII.

Suite de l'histoire du captif.

J'ÉTAIS renfermé dans une maison publique, espèce de prison, ou plutôt de maison de force, que les Turcs appellent *Bagne*.³ Les esclaves y ont moins de moyens de s'évader : ils sont d'ailleurs moins exposés à dépérir que chez leurs maîtres. C'est là que, par cette raison, le roi et quelques particuliers puissants, tiennent ceux de leurs esclaves qu'ils jugent devoir être bientôt rachetés. C'est aussi dans cette maison que sont tenus les esclaves qu'on appelle de *Magasin*, c'est-à-dire qui appartiennent à l'état, et qui, comme tels, sont employés aux travaux publics. Ceux-ci sont les plus à plaindre de tous, en ce que n'ayant pas de maîtres particuliers avec lesquels on puisse traiter de leur rachat, il leur est extrêmement difficile, même avec de l'argent, de recouvrer leur liberté.

Les esclaves présumés rachetables, y sont communément assez bien traités ; on ne les fait pas même travailler, à moins que leur rachat ne tarde plus que de raison ; alors, seulement, et dans la

vue de les obliger à presser leurs parents ou leurs amis, on les emploie avec les esclaves de magasin, aux corvées les plus rudes, et même avec une rigueur affectée.

Mon grade de capitaine avait fait présumer que j'étais en état de fournir une rançon importante. J'eus beau représenter le contraire, attester la pauvreté de ma famille, on ne m'en classa pas moins parmi les rachetables; et, en cette qualité, on me mit à la chaîne légère qui leur est destinée, plutôt pour la forme et les distinguer des autres, que pour les contenir. Nous y étions plusieurs de cette espèce et répartis par chambrées, dans différents quartiers du bagne. Nous y passions notre temps ensemble, presque uniquement occupés à soupirer après notre délivrance, et à en parler. Pour ceux qui avaient l'espoir fondé d'être bientôt rachetés, cette situation, malgré le dénûment dans lequel on nous laissait quelquefois, aurait été supportable; mais le spectacle continuel des cruautés de notre maître la rendait vraiment terrible et déplorable. Peu de jours se passaient sans qu'il fit pendre, empaler ou mutiler quelqu'un de nous; et toujours si injustement, ou pour si peu de chose, que les Turcs eux-mêmes en étaient indignés, et convenaient, en frémissant, que le genre humain n'avait jamais eu d'ennemi plus sanguinaire que le féroce Azanaga. Un seul soldat espagnol, nommé



Cervantès de Saavedra ⁴, savait en imposer, je ne conçois pas encore comment, à ce cruel renégat; au point, que jamais il n'en recevait ni punition, ni même la moindre brutalité, quoique sans cesse il tentât, pour sa délivrance et celle de ses compagnons, des entreprises si audacieuses, qu'à coup sûr on en parlera long-temps à Alger; des entreprises qui, à toute heure, nous faisaient frissonner pour lui; des entreprises, en un mot, que vous auriez peine à croire, tant elles sont extraordinaires, et dont sûrement vous entendriez l'histoire avec beaucoup plus d'intérêt et de plaisir que celle que vous voulez bien écouter, si c'était ici le cas de vous la raconter.

L'un des côtés de la cour du baigne, sur laquelle donnait la chambre que j'occupais avec trois de mes compagnons, était formé par le mur latéral d'une grande et belle maison voisine qu'habitait un Maure extrêmement riche, et de la première distinction. Au haut de ce mur, étaient quelques croisées qui prenaient jour sur notre cour; mais ce n'étaient que des croisées à la mauresque; c'est-à-dire des espèces de lucarnes, encore étaient-elles garnies de jalousies; et dans la cour était une terrasse dépendante du baigne, sur laquelle nous nous rassemblions fréquemment pour prendre l'air.

Un jour que j'étais sur cette terrasse, avec mes trois compagnons, et qu'en attendant le retour des



autres esclaves , qui , tous , étaient allés au travail hors de la ville , nous nous amusions à qui sauterait le mieux avec sa chaîne , je levai , par hasard , les yeux vers une des lucarnes , et j'en vis sortir partie d'une forte baguette , au bout de laquelle pendait un petit paquet enveloppé d'un mouchoir blanc. La baguette et le paquet , continuellement agités dans la direction de la lucarne à nous , semblaient si évidemment nous appeler dans la cour , au pied du mur , que l'un de nous y courut pour voir ce qu'il en résulterait. Mais à peine nous eut-il quittés , que le mouvement de la baguette changea de direction , et se fit de droite à gauche , et de gauche à droite. Nous comprîmes que cela équivalait à un *ce n'est pas à vous qu'on en veut* , et nous rappelâmes notre camarade , qui revint à nous. La baguette alors reprit son premier mouvement , et un autre de mes camarades alla se poster sous la lucarne ; il y fut accueilli comme le premier , et s'en revint de même. Sur un troisième appel de la part de la baguette , mon troisième camarade essaya le voyage au pied du mur , et ne fut pas traité différemment. Enfin , mon tour arriva de tenter l'aventure ; et comme la baguette continuait d'appeler d'elle à nous , j'allai me placer sous la lucarne. A l'instant la baguette et le paquet filèrent le long du mur , au moyen d'un cordon qui les suspendait , et tombèrent à mes pieds.

Vous jugez avec quel empressement je le défis , ce paquet ; avec quelle joie j'y trouvai dix *cyaniüs* d'or , petite monnaie du pays qui vaut à peu près une demi-piastre ; et sur-tout avec quelle agréable émotion je me vis le préféré. Mais de quelle part et dans quelle vue me venait cette préférence ? c'est ce que je brûlais de pénétrer , quoique très-embarrassé d'y parvenir. Je laissai là la baguette et le mouchoir , qui remontèrent bien vite ; et je volai à la terrasse , d'où je pouvais beaucoup mieux contempler la bienfaisante lucarne. Mes compagnons , qui ne l'avaient pas quittée de vue , me dirent qu'on venait de refermer la jalousie , et qu'ils n'avaient aperçu qu'une main et un bras ; mais une main et un bras d'albâtre , rayonnants de perles et de diamants.

Présumant , d'après toutes ces circonstances , que nous avions affaire à quelque compatissante voisine , et que vraisemblablement elle était à nous considérer à travers sa jalousie , nous lui témoignâmes notre reconnaissance par force révérences à la turque , la tête et les bras croisés sur la poitrine. Mais pendant que nous prodiguions les salamalecs à la lucarne , la jalousie se rouvrit , et nous en vîmes sortir et rentrer précipitamment une croix figurée avec deux morceaux de baguette. Nous comprîmes , à ce signe , que notre bienfaitrice voulait nous faire connaître qu'elle était chré-

tienne. Cependant, aux joyaux dont sa main et son bras étaient ornés, nous ne pouvions la prendre pour une simple esclave. Nous nous arrêtâmes donc à l'idée que c'était une chrétienne qui, dans la vue de légitimer son union avec quelque Maure bien-aimé, avait embrassé la religion musulmane; mais qui, dans le fond de l'ame, se sentait toujours attachée au christianisme. Cela nous parut d'autant mieux conjecturé, que nous savions combien les Maures sont friands des femmes de ce genre : vous verrez que nous étions loin d'avoir deviné juste.

Dès ce moment nous ne cessâmes plus de nous entretenir de cette consolante aventure, dont néanmoins nous ne nous vantâmes à personne; et sur-tout de porter les yeux vers la céleste lucarne qui, comme vous le croyez bien, était devenue pour nos regards ce que l'aimant est à l'aiguille. A notre grand déplaisir, plus de quinze jours se passèrent sans que nous y aperçussions ni baguette, ni petit paquet blanc, ni jolie main d'albâtre, ni même le moindre mouvement. Pendant cette quinzaine, nous ramassâmes, avec toute la prudence possible, tous les renseignements que nous pûmes nous procurer sur la maison à la lucarne; aucun ne faisait mention qu'il y habitât ni chrétienne ni renégate. Nous apprîmes seulement que c'était la demeure du Maure Agimorato; que